

La Dame Ou Le Tigre ?

F.-R. Stockton



Gloubik Éditions
2023

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans *The Century Magazine*, Novembre 1882, sous le titre *The Lady or the Tiger ?*

La traduction suivante a été publiée dans *La Revue Britannique* en décembre 1888. Le nom du traducteur n'est pas indiqué.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre.

Il y avait autrefois un roi à moitié barbare dont les idées, bien que quelque peu affinées par les progrès d'un peuple voisin de race latine, ne s'en donnaient pas moins large et franche carrière, comme il convenait d'ailleurs à la moitié de lui-même restée barbare.

C'était un homme d'une imagination exubérante et d'une humeur si absolue, que les conceptions les plus bizarres de son royal cerveau se transformaient à son gré en faits accomplis.

Il pratiquait volontiers et fréquemment ce que j'appellerai la communion intime, et lorsqu'il se trouvait d'accord avec lui-même sur quelque point, c'était chose faite. Tant que chaque organe de ses systèmes, soit domestiques, soit politiques, suivait tranquillement sa course indiquée, son humeur était douce et joviale ; mais dès que la moindre chose venait à clocher, et que quelques-uns de ses satellites sortaient de leurs orbites, il se montrait bien plus satisfait encore, car rien ne lui plaisait tant que de redresser ce qui était de travers et d'aplanir, en les écrasant, les chemins les plus raboteux.

Parmi les innovations étrangères qui lui avaient donné une première couche de civilisation, nous citerons les arènes publiques, dans lesquelles, grâce à des exhibitions où

hommes et animaux rivalisaient de valeur, l'esprit de ses sujets s'était quelque peu élargi et cultivé.

Mais là encore l'imagination exubérante et barbare du souverain s'était affirmée. L'arène royale n'était point destinée à donner au peuple l'occasion d'entendre chanter les rhapsodies des gladiateurs mourants, ni à lui faire comprendre l'inévitable conclusion d'un conflit entre des opinions religieuses et des mâchoires de fauves affamés; elle avait un but bien autrement propre à élargir et à développer son énergie morale.

Ce vaste amphithéâtre, avec ses galeries circulaires, ses voûtes mystérieuses, ses passages dérobés, était un agent de justice tout à fait lyrique; le crime y était puni ou la vertu récompensée, selon les décrets d'un impartial et incorruptible hasard.

Quand un sujet était accusé d'un crime assez important pour attirer l'attention du roi, une proclamation publique faisait savoir qu'à certain jour fixé il serait décidé du sort de l'accusé dans l'arène royale.

Et ce lieu méritait bien ce nom, car, quoique la forme et le plan eussent été empruntés à des peuples éloignés, le but en vue émanait uniquement du cerveau de cet homme qui, roi jusqu'au bout des ongles, ne connaissait d'autre tradition plus digne de

respect que celle de « son bon plaisir » et se plaisait à greffer sur toutes les formes reçues de la pensée et de l'action humaines la végétation luxuriante de son barbare idéalisme.

Lorsque tout le peuple était assemblé dans les galeries et que le roi, entouré de sa cour, avait pris place sur son trône élevé au-dessus de l'arène, à un signal donné, une porte située au-dessous de la tribune royale s'ouvrait et l'accusé s'avancait dans l'amphithéâtre. En face de lui, du côté opposé de l'enceinte, se trouvaient deux portes absolument semblables et tout près l'une de l'autre. C'était tout à la fois le devoir et le privilège du prévenu de se diriger en droite ligne vers ces portes et d'en ouvrir une. Il pouvait ouvrir celle que bon lui plaisait sans subir d'autre influence que celle du susdit impartial et incorruptible hasard. S'il ouvrait celle derrière laquelle était embusqué le tigre le plus féroce qu'on eût pu se procurer, le fauve, altéré de sang, se jetait sur lui et le mettait en pièces, en expiation de sa faute. Du moment que le sort du coupable était ainsi décidé, des cloches de fer tintaient lugubrement, des pleureurs à gages, loués pour l'occasion, et placés dans la galerie extérieure de l'arène, faisaient entendre de grandes lamentations, et les spectateurs, la tête basse et le coeur serré, regagnaient lentement leurs demeures en déplorant qu'un

être si jeune et si beau, ou si âgé et si respecté, eût pu mériter un sort aussi terrible. Mais si l'accusé ouvrait l'autre porte, il en sortait une dame, la mieux assortie à son âge et à sa position que Sa Majesté eût pu choisir parmi ses jolies sujettes, et on le mariait séance tenante avec elle, comme récompense de son innocence. Peu importait qu'il fût déjà en possession d'une femme et d'une famille, ou que ses affections se fussent fixées sur un objet de son propre choix. Le roi n'admettait pas que des considérations aussi secondaires eussent rien à voir avec son vaste plan de rétribution pénale. La cérémonie, comme dans l'autre cas, avait immédiatement lieu dans l'arène même.

Une autre porte s'ouvrait au-dessous de la tribune royale ; un prêtre, suivi de choristes sonnait joyeusement du cor et de jeunes filles chantant un épithalame, s'avancait près du couple et le mariage était promptement et joyeusement célébré. Puis les cloches d'airain sonnaient à toute volée, le peuple poussait de formidables hourras et l'homme innocent, précédé par des enfants qui semaient des fleurs sur son passage, conduisait l'épousée à son domicile. Telle était la méthode d'administrer la justice de ce roi demi-barbare. La parfaite équité en est évidente. Le criminel ne pouvait savoir par quelle porte sortirait la dame ; il ouvrait celle

qui parlait le plus à son imagination sans avoir la moindre idée de ce qui allait lui arriver et sans savoir si l'instant d'après il serait dévoré ou marié ! Le tigre sortait tantôt par l'une des portes, tantôt par l'autre. Les décisions de ce tribunal n'étaient pas seulement équitables, elles étaient sans appel ; l'accusé était immédiatement puni s'il était coupable, et s'il était innocent, il était récompensé séance tenante, qu'il le voulût ou qu'il ne le voulût pas. Il n'y avait pas moyen d'échapper aux jugements des arènes royales.

Cette institution était très populaire dans le pays dont nous parlons. Quand le peuple s'assemblait les jours de grand jugement, il ne savait jamais s'il serait témoin d'une scène de carnage ou d'une joyeuse noce. Cet élément d'incertitude donnait à la réunion un intérêt tout particulier. La plèbe y trouvait du plaisir et les gens sérieux ne pouvaient blâmer cette façon de procéder, puisque l'accusé disposait lui-même de son sort.

Ce roi demi-barbare avait une fille dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, aussi florissante que ses propres lubies à lui, et douée d'une âme aussi forte et impérieuse que la sienne. Comme cela arrive d'ordinaire en pareil cas, elle lui était plus chère que la prunelle de ses yeux ; il l'aimait à l'adoration.

Parmi ses courtisans se trouvait un jeune homme de cette pureté de race et de cette infériorité de rang particulières aux héros de convention qui, dans les romans, s'éprennent des filles de sang royal. Celle-ci était très satisfaite de son amoureux, qui, pour la beauté et la bravoure, n'avait pas de rival dans le royaume et elle l'aimait avec une ardeur qui avait en soi assez du barbare pour rendre sa passion excessivement forte. Tout se passa pour le mieux pendant plusieurs mois, jusqu'au jour où le roi découvrit toute l'affaire. Il n'hésita pas touchant ce que le devoir lui imposait en cette occurrence. Le jeune homme fut aussitôt mis en prison, et un jour fut fixé pour son jugement dans l'arène royale. Cette affaire, comme on le pense, avait un caractère particulièrement important et Sa Majesté, ainsi que tout son peuple, prenait un vif intérêt aux débats et au développement de ce procès. Jamais, auparavant, pareil cas ne s'était présenté ; jamais encore un sujet n'avait osé aimer la fille d'un roi. Dans la suite des temps, cela est devenu chose assez commune ; mais, à cette époque, c'était inouï, surprenant !

On chercha dans toutes les cages de tigres du royaume les animaux les plus féroces, afin de choisir parmi eux le monstre le plus farouche destiné à l'arène, et des juges compétents parcoururent tous les rangs des

jeunes et fraîches beautés du pays pour assurer au jeune homme une épouse digne de lui, dans le cas où le sort ne déciderait pas sa mort. Tout le monde savait, il va sans dire, que le crime dont il était accusé avait été commis. Il avait aimé la princesse, et ni lui, ni elle, ni personne autre, ne songeait à nier le fait ; mais le roi n'entendait pas qu'une certitude de ce genre pût entraver les délibérations d'un tribunal auquel il prenait un si vif intérêt.

Quelle que fût la décision, le jeune homme subirait son sort, et Sa Majesté goûterait un plaisir esthétique à surveiller le coup des événements qui devaient prononcer si, oui ou non, l'accusé avait eu tort de se permettre d'aimer la princesse. Le jour fixé était arrivé ; le peuple, accouru de toutes parts, se pressait dans les grandes galeries de l'Amphithéâtre, et une foule compacte, qui n'avait pu trouver de la place à l'intérieur, attendait fiévreusement au dehors le résultat de ce mémorable événement.

Le roi et sa cour avaient pris place vis-à-vis des deux portes jumelles ces fatales portes, si terribles dans leur parfaite ressemblance ! Tout était prêt. À un signal donné, l'amant de la princesse s'avança dans l'arène. Grand, beau, blond et svelte, son entrée fut saluée par un sourd murmure d'ad-

miration et d'angoisse. La moitié des spectateurs n'avaient jamais su qu'un si beau jeune homme eût vécu parmi eux. Rien d'étonnant que la princesse l'aimât. Quelle affreuse chose pour lui que de se trouver là ! Comme le jeune homme s'avancait dans l'arène, il se tourna, selon l'usage, pour saluer le roi ; mais il ne songeait guère, ce personnage ; ses yeux étaient fixés sur ceux de la princesse, assise à la droite de son père. Sans la moitié de sa nature restée barbare, il est probable que la demoiselle se fût abstenue d'assister à la cérémonie ; mais son âme fortement trempée ne pouvait lui permettre de s'absenter dans une circonstance aussi solennelle et qui la touchait de si près. À partir de l'instant où il avait été décrété que son amant déciderait lui-même de son sort dans l'arène royale, elle n'avait pensé nuit et jour qu'à ce grand événement et aux faits qui s'y rattachaient. Possédant plus de pouvoir, d'influence et d'énergie qu'aucun de ceux qui jusqu'alors avaient eu quelque intérêt dans les solutions judiciaires de l'arène, elle avait osé ce que personne n'avait risqué avant elle et s'était rendue maîtresse du secret des deux portes. Elle savait derrière laquelle de ces deux portes se trouvait le tigre prêt à s'élaner sur sa proie, et connaissait celle qui cachait la dame attendant son fiancé. À travers ces épaisses portes, capitonnées de

lourdes tentures de cuir à l'intérieur, il était impossible que le moindre bruit, le moindre avis, pût arriver aux oreilles de la personne qui s'approchait pour en ouvrir une. Mais l'or et la force de volonté d'une femme avaient permis à la princesse de pénétrer le redoutable secret. Et non seulement elle savait dans quelle chambre se tenait la dame, prête à paraître rougissante et radieuse, si sa porte venait à s'ouvrir, mais elle savait qui était la dame. C'était une des plus jolies et charmantes demoiselles de la cour, qui avait été choisie comme récompense du jeune accusé, si le sort déclarait qu'il était innocent du crime d'avoir aspiré à un bien si fort au-dessus de lui et la princesse la haïssait. Souvent elle avait vu, ou s'était imaginé voir cette belle créature jeter des regards d'admiration sur la personne de son amant, et parfois il lui avait semblé que ces regards avaient été remarqués et même rendus. De temps à autre, elle les avait vus causer ensemble un instant seulement, il est vrai, mais on peut se dire tant de choses en un instant ! Il se pouvait aussi que les sujets de leur conversation fussent des plus insignifiants ; mais qui pouvait en répondre ? La jeune personne était charmante ; elle avait osé lever les yeux sur l'amoureux de la princesse, et celle-ci, avec toute l'intensité du sang barbare que lui avaient transmis une longue

suite d'ancêtres archibarbares, haïssait la femme qui rougissait et tremblait à cette heure derrière la porte silencieuse.

Quand son amant, en descendant dans l'arène, se tourna vers la princesse et que leurs regards se rencontrèrent tandis qu'elle était là assise, plus pâle et plus blanche qu'aucun des visages anxieux qui l'entouraient, il comprit, le pauvre jeune homme, grâce à cette merveilleuse puissance de perception donnée à ceux dont les âmes ne font qu'une, que sa bien-aimée savait derrière quelle porte était le tigre, et derrière laquelle se trouvait la dame. Il s'y attendait bien. Il comprenait sa nature fougueuse et il était sûr qu'elle n'aurait ni cesse, ni repos, qu'elle n'eût découvert le secret, caché à tous les spectateurs, même au roi. Son seul espoir de salut dépendait uniquement du succès de la princesse à découvrir ce mystère, et dès le premier regard qu'il jeta sur elle, il vit qu'elle avait réussi, ainsi que dans le fond de son âme il en avait été convaincu d'avance.

Ce fut alors que son prompt et anxieux regard lui adressa cette question : « Laquelle ? » question aussi claire pour la princesse que s'il l'eût criée au milieu de l'arène où il se trouvait. Il n'y avait pas un instant à perdre. La question était faite à la volée, la

réponse devait être faite de même.

Le bras droit de la princesse était appuyé sur le balcon capitonné de l'arène; elle leva la main et fit un prompt et léger mouvement vers la droite. Personne, hormis son amant, ne s'en aperçut. Tous les yeux étaient fixés sur l'homme debout dans l'arène.

Il se retourna, et, d'un pas ferme et rapide, il traversa l'espace vide. Tous les cœurs cessèrent de battre, chacun retint son haleine : tous les regards étaient fixés sur l'accusé. Sans la moindre hésitation il s'approcha de la porte de droite et l'ouvrit.

Et maintenant l'intérêt capital de cette histoire est de savoir lequel des deux, du tigre ou de la dame, sortira de cette porte de droite..

Plus nous y pensons, plus il nous semble difficile de répondre : cela demanderait une étude du cœur humain qui nous entraînerait à travers un dédale de passions où il est difficile de trouver notre chemin. Réfléchissez-y, belle lectrice, non pas comme si la solution de la question dépendait de vous, mais en vous mettant à la place de cette princesse à demi barbare, au sang bouillant, à l'âme embrasée sous les feux combinés du désespoir et de la jalousie. Elle avait perdu son amant, mais à qui devait-il échoir maintenant ?

Combien de fois dans ses heures d'insomnie et dans ses cauchemars avait-elle tressailli d'horreur et caché son visage dans ses mains, à la pensée de son amant ouvrant la porte derrière laquelle attendait le tigre à la dent cruelle !

Mais combien plus souvent encore l'avait-elle vu à l'autre porte ! Combien de fois dans ses tristes rêves avait-elle grincé des dents et arraché ses beaux cheveux en se figurant le mouvement de joie de son amant à la vue de la dame ! Quelle torture pour son âme de le voir se précipiter au-devant de cette femme aux joues animées, aux yeux étincelants de triomphe, et s'avancer avec elle, transporté de bonheur comme s'il renaissait à la vie, d'entendre les acclamations de la multitude et le joyeux carillon des cloches, de voir le prêtre et son joyeux cortège s'avancer vers les fiancés et les marier sous ses propres yeux, puis de les voir s'éloigner ensemble sur une route semée de fleurs, accompagnés des formidables hurrahs de la foule, au milieu desquels se perdait son dernier cri, à elle, cri de désespoir et de rage !

Ne valait-il pas mieux pour lui, l'amant, de mourir immédiatement et d'aller l'attendre, elle, dans les régions bénies d'une vie future semi-barbare ?

Mais, cependant, ce tigre épouvantable, ces cris, ce sang !

S'il ne lui avait fallu qu'un instant pour faire connaître sa décision au jeune homme, cette décision n'avait été prise qu'après des jours et des nuits de douloureuses délibérations. Elle avait bien prévu que son amant lui adresserait, au moment suprême, un regard interrogateur ; elle avait décidé ce qu'elle répondrait, et, sans la moindre hésitation, sa main avait fait un mouvement à droite.

Le résultat de sa décision n'est point une chose à trancher à la légère, et je n'ai pas la prétention d'être la seule personne capable de résoudre une question pareille.

C'est pourquoi, chers lecteurs, je vous laisse à chacun de dire qui, de la dame ou du tigre, sortit de la porte ouverte.